

AVSD



TOUT DOIT DISPARAÎTRE

(juin et juillet 2022)

Alexis Vassili Sacha DAWSON – avsd.fr

J'ai toujours été curieux.

Curieux de nature en somme.

Comme on dit, je vais un peu plus loin, je pousse jusque la ruelle où pas grand monde n'irait, je fais l'effort supplémentaire en ne pensant pas tomber sur, je ne sais pas moi, une réponse incarnée à toutes mes questions en forme de Schtroumpf Je-sais-tout agaçant, ou une grande faucheuse délivrante, ou un génie m'offrant trois vœux, ou un powerpoint m'expliquant comment résoudre rapidement un rubixcube ou le conflit israélo-palestinien ; non vraiment, je ne sais pas ce qu'on cherche quand on fait ces quelques pas de plus, peut-être rassasier son orgueil en pouvant se targuer, plus tard, devant d'autres, d'avoir à notre compte ces quelques trouvailles parmi un lot de coins semblables en tout point aux autres, notre collection de lieux ou de rencontres qui finalement n'ont rien à dire sur eux, sur les autres ou leur temps, et puis, comme on dit aussi, la curiosité est un vilain défaut, et on ne trouve pas toujours que des amis dans les recoins de ce monde sens dessus-dessous, mais alors, pour cette petite et courte histoire, il n'est pas question de coupe-gorge ou d'embrouilles, car à ce moment-là mon sens de la curiosité s'éveillait comme celui acquis par Peter Parker, piqué lui aussi – mais pas de curiosité, par une araignée mutante pour le cas du jeune amerloque – devenant ainsi Spider-Man et captant le danger imminent – bon mon image n'est peut-être pas la meilleure car j'ai déjà prévenu que de danger, il n'était nullement question ici – tandis que je passais devant une petite échoppe, située sur une route que j'effectuais régulièrement, celle qui me conduisait aux répétitions que j'effectuais avec l'un de mes meilleurs amis à l'époque (car aujourd'hui, nous nous sommes perdus), échoppe dont je puis me permettre d'ajouter qu'elle était de ce style assez particulier qui consiste à ne pas avoir d'allure et d'être tout à fait indicible.

C'est à dire, indicible, que vous vous figurez ici que l'auteur est tout à fait incapable ou fort ennuyeux, alors si c'était pour nous parler d'indicible pourquoi a-t-il pris la plume cet énergumène ? C'est à dire que je ne pouvais (et vous n'auriez fait que tout aussi bien, je préfère me l'imaginer ainsi), que je ne pouvais, dis-je, définir ce que vendait, ce qu'on vendait, ou devait vendre dans cette boutique, puisqu'il eut fallu pour qu'on l'appelasse boutique, vendre au moins quelque chose, vous en conviendrez. Je passais devant des dizaines de fois. Tantôt deux rideaux, de part et d'autre, étaient ouverts sur la vitrine dont le carreau était, pour le dire de manière légère, poussiéreux, tantôt il était fermé sur cette même vitrine et à ce moment, la poussière accumulée, absorbée, devenue elle-même tissu de cet épais rideau ocre (à ce titre, parfois il m'arrivait de penser qu'en fait, de coton, ou de lin, ou de fibre quelconque, il n'était pas question, mais seulement de poussière, tissée

par le hasard, que le propriétaire avait trouvé une façon de tirer, ouvrir et fermer à convenance, en manière de rideau économique et troublant), ce voile faisait donc complètement oublier la saleté du carreau. Mais lorsqu'il était ouvert, ce rideau, bien qu'il fût difficile de percer l'intérieur à jour, depuis la rue, les reflets et ce verre sali, je crois ne pas me rappeler précisément le genre de babioles, de gadgets, ou d'objets qui étaient exposés à la vente alors que je me souviens tout de même m'être arrêté au moins une fois, les mains positionnées comme des jumelles (mais pas en contact direct avec la vitre, afin de ne pas me salir ou laisser de traces suspectes pouvant laisser à penser que oui, les gens de la rue, peuvent émettre des critiques quant à la propreté de vos propres, enfin, propres non mais tout de même, carreaux privés), scrutant dans cette position minutieusement le fond de cette boutique comme depuis un masque de plongé aux plastiques usés, on regarderait le fond d'une mer, mais plutôt du Nord alors, puisque tout me paraissait drôlement gris, trouble et flou, ainsi que mon souvenir présent.

Ce jour-là je passais. Je passais comme d'autres fois, rideau ouvert ou fermé. Je passais avec ma guitare sur le dos, pour chanter mes cicatrices, le tout sur un accord de Do, non pardon, je m'égare, je passais bien avec ma guitare, mais je ne chantais pas de chanson, pas celle-là du moins. Je passais donc et, sur cette route que je connaissais bien, pour ainsi dire, comme une route qu'on fait souvent, on remarque (enfin c'est comme ça que je me le figure, depuis le point de vue d'une personne autoproclamée en début de texte comme « curieux » sic. Voir ligne 1 de ce récit pour de plus amples détails), nous pouvions remarquer disais-je, tous les petits détails qui font que cette route est unique, ou connue, telle boîte aux lettres fantaisiste, accolade de maisons improbables, famille vivant toutes fenêtres ouvertes, pancarte prévenant comiquement de la potentielle létalité d'une rencontre inopinée avec le chien ou son maître défendant leur propriété commune, ou n'importe quel commerce, buffet à volonté, sauna libertin ou boutique atypique comme c'est le cas du trajet que je tente de vous expliquer, de sorte que, ce trajet, vous puissiez non seulement vous le rappeler en ces détails des années après, mais également cheminer, le retracer, remarquer mentalement à l'intérieur de votre propre souvenir ainsi que le permet les beautés et les complexités de l'activité d'une boîte crânienne humaine et son contenu, faut-il vous le préciser ?

Ce jour-là, je passais et je vis, sur les rideaux mi-clos de la dite-boutique dont je ne savais dire ce qu'elle vendait, avant pourtant cru en voir l'intérieur, mais également à plusieurs reprises, pensais-je aussi à ce moment-là, des gens y entrer et de fait, sans doute en sortir un temps après, comme on le fait dans les boutiques en somme, je vis donc sur les rideaux ondulés poussiéreux l'ombre peinte par la lumière d'une inscription noire, elle-même peinte de peinture séchée par la lumière et la chaleur (car il faisait beau et chaud en ce temps-là, c'était une des quatre saisons qu'on appelait l'été, et non l'unique « réchauffement climatique » comme il est d'usage de nos jours), inscription sur la vitre principale qui servait de vitrine à cette étrange boutique, qui je le remarquais,

était peinte de jolie façon, dans un style comme je dirais « à l'ancienne », jaune avec un contour rouge, sûrement pas un de ces autocollants qu'on fait maintenant, non, un travail patient, minutieux, artisanal et amoureux, de la belle lettrine, une police lisible mais élégante, raffinée, aussi bien compréhensible sur la vitre que sur l'ombre portée imprimée sur le piteux rideau ocre – qui me donne envie de le rebaptiser « **ridocre** » – et qui répétait en quelque sorte le message inscrit, ou selon l'angle où vous vous placiez, lui donnait plus de force, de profondeur, pensez donc, l'ombre portée noire, derrière le beau lettrage jaune et rouge, tout cette mise en scène naturelle, lumineuse, sublimait donc un message puissant qui n'avait pas manqué de m'interpeller, et par sa nouveauté, son apparition dans un trajet qui m'était connu et peinait en tentative à se renouveler, voire si j'ose, allez, commençait à m'ennuyer par sa redondance et l'absence d'éléments surprises qui viendraient l'égayer, mais je disais donc, m'interpellait par sa nouveauté mais aussi par son contenu sémantique, son signifiant et signifié, oh tout devient plus clair en un instant quand nous lisons sur la devanture – qui n'avait pas été lavée pour l'événement extraordinaire – ces mots :

TOUT DOIT DISPARAÎTRE

Je me souviens qu'à ce moment précis, où ces mots faisaient écho, sens, entraient en résonance dans mon esprit, je digressais, je commençais à digresser, intérieurement, bouche bée, béat, béta, devant la vitrine. C'est vrai, tout doit disparaître, tout doit un jour, me disais-je, disparaître. D'une façon ou d'une autre, même si le monde qui nous entourait n'était, mettons, qu'une création de notre esprit, ou d'une intelligence supérieure virtuelle, pensais-je, non sans me souvenir du scénario capilotracté mais tentant d'un film comme Matrix, eh bien, puisque nous sommes le prisme, l'interface, la paroi contre laquelle les attaques répétées du monde externe viennent frapper nos sens, bouleverser nos neurotransmetteurs et l'imbroglie complexe qui nous habite, alors effectivement, avec notre fin, l'arrêt du renouvellement de nos cellules, le dépérissement progressif de notre enveloppe et ce qu'elle renferme, avec la fin de notre forme telle que nous la connaissons du moins en mettant de côté un paquet de croyances et de littératures, alors oui, tout ce que nous avons effectivement connu doit disparaître. À cet instant, je ne pensais pas me trouver devant une boutique vendant des maximes philosophiques existentielles ou un cabinet de psychothérapie m'invitant à me remettre en cause, ou si ce n'est du moins, considérer, faire un point sur, mon parcours de vie fragile. Je ne le pensais pas, mais je m'y trouvais, car ces quelques mots venaient de me rappeler ma propre éphémérité. Ils me renvoyaient, comme renvoyaient d'autres formules simples telles que, je ne sais pas moi, LAISSER LIBRE (le passage) ou FRAPPER FORT (le facho sourdingue qui habite ici), à une réalité somme toute sommaire, froide et peu scrupuleuse quant à savoir si de karma, de dieu, d'équilibre entre le bien et le mal ou de vie après la mort, il est question

pour nous autres, en revanche une chose me semblait en tout cas sûre, ces paroles lapidaires, étaient toutes aussi emplies de vérité que les maximes antiques peuplant les anthologies proverbiales qui habillent les bibliothèques faiblardes de personnes qui sont en manque de grandes lignes de conduite pour leur propre vie ou d'un bon mot à glisser en toute occasion en fin de repas dominical, mais ces personnes ne vont même plus dans les librairies pensais-je alors, pas plus qu'on y vend encore de bons livres, elles vont sur Internet, comme tout un chacun, et des librairies, je ne sais pas si vous en connaissez mais c'est un secteur en crise, comme bien d'autres, et trouver un bon bouquin s'avère pour certains une passe d'arme, une épreuve inouïe, ce qui est, parmi tant d'autres, une bien triste chose dans le monde d'aujourd'hui alors oui, me disais-je, tout cela, TOUT DOIT DISPARAÎTRE.

Passé le choc métaphysique, je revins sur notre bon vieux plancher des vaches. Je m'imaginai déjà un jour passer dans l'envers de notre décor, manger les pissenlits par la racine comme le veut l'expression consacrée, mais il me fallait encore un temps incertain me débattre avec la réalité. J'étais devant une vitrine, déchiffrant le sens profond et millénaire de lettres répétées, toutes agrégées ensemble, planté depuis plusieurs minutes, comme un crétin ne sachant pas lire, ou un voyageur devant un panorama époustouflant placardé dans les couloirs d'un métro ou simplement comme dans nos temps moderne, tel un ordi en train de freezer parce que vous essayez de lancer votre logiciel de retouche photo. Je me repris. C'est à dire, que je repris conscience de ma position géographique, de mon corps, de mon identité. Ma construction psychique et sociale limitée. J'étais en pleine rue, abasourdi, depuis plusieurs minutes, devant cette police, et la seconde chose qui me vint à l'esprit (la première étant le choc, oui, tout doit disparaître) était : « on va te prendre pour un demeuré de t'être arrêté là, comme ça, sur le trottoir (mais pas crottoir) ». Une vague de honte prit possession de moi. Une honte illégitime dans un pays de droite. De droit pardon. Qui au monde peut vous rigoler au nez parce que vous avez trouvé charmant d'examiner quelques temps la position savante d'une poubelle urbaine accolée à une paroi d'abribus, œuvre d'un artiste anonyme et autodidacte ? Qui au monde peut vous sommer de circuler d'un trottoir (mais pas crottoir) d'où vous pensez l'espace d'un instant en vérité, mieux voir, mieux comprendre, mieux communiquer avec le monde qui vous entoure ? Il est aussi vrai que certains bas-côtés sont forts exigus et invitent moins certainement le flâneur à l'arrêt impromptu, qui de risquer sa propre vie en se faisant proprement rouler dessus, qui de venir boucher, embouteiller la voie par la-dite halte, face à une personne âgée et sa canne ou son fauteuil, trop polie pour vous déranger, ou un père de famille poussant le landau de son dernier doublet, ou encore un infirmier et son brancard prêts à découvrir la mort de bas étage, mais ainsi créer la zizanie sur une artère secondaire exigüe d'une petite ville, elle aussi, « à l'ancienne », comme mettons, Montreuil-sur-Mer, heureusement il n'en est pas question, car la chaussée de notre ville est et était de taille conséquente, propre à faire passer en même temps tout ce

petit monde et m'accorder à moi, un îlot intouché pour admirer aussi bien mes fondements, pardon, mes fondations, qu'une vitrine violée, au **ridocre**, à la vitre sale, me renvoyant de son éclat terni par la crasse une idée au moins vague de ce que je pouvais être.

La honte est. Même si elle n'a pas de raison d'être, la honte naît parfois. Personne ne me pointait du doigt. Personne ne se trouvait interloqué car un badaud comme moi, se trouvait lui-même saisi par un détail du décor. Personne ne me faisait les gros yeux depuis l'intérieur de la boutique parce qu'il avait vu au dehors un corniaud fixer la vitrine depuis cinq bonnes minutes sans se décider à entrer ou passer son chemin. Pourtant j'avais honte. Je me figurais en fait, je m'en souviens car cela m'arrive souvent, je me figurais qu'on m'avait vu, qu'on me regardait, et qu'on me jugeait, que ma position était inconvenante, mon look ridicule, mon allure affaissée, mon attitude déplacée, incohérente et que quelqu'un, quelque part, que je ne pouvais pas voir, arrêta une autre personne pour lui dire un truc du genre « tu vois ce type ? ce blanc-bec s'est arrêté comme s'il devait mourir là, sur place, devant cette vitrine qui cache son peloton d'exécution, et il s'est figé. Quel drôle de zig. »

Je pense souvent à lui. À eux. Est-ce Dieu qui donne un coup de coude à Saint Pierre ? Est-ce l'arbitre du mépris qui me signale en faute aux yeux du public ? Un surveillant sous-payé qui réveille un de ses collègues endormi car à l'écran de son moniteur une caméra a pointé un jeune gars dont la moitié du gabarit est un instrument et que l'image ne semble pas avoir bougé depuis trop de temps pour que ça ne soit pas louche ? La police du karma, ou le karma, ou la police tout court, qui note, surveille et juge chacun de vos mouvements tout au long de votre vie ? À défaut de type exemplaire, j'étais devenu l'exemple type du réverbère immobile et inamovible sur lequel les clebs pissaient. Je me repris donc, car d'urine souillant mes pompes, je ne voulais point, et ma crédibilité devait être rachetée par un mouvement réfléchi, posé. Pour être tout à fait pris au sérieux, il me fallait faire le bon choix et me mouvoir dignement, sur mes deux jambes, le menton haut, le regard sûr, comme un homme mon fils, à l'image de ces guides de la nation à la recherche eux aussi, de leur crédibilité auprès des masses. J'avais sensément deux choix possibles qui s'offraient à moi : ou je passais mon chemin, ou finalement je finissais par entrer dans cette échoppe qui n'avait pas fini d'égayer ma curiosité, et aujourd'hui plus que jamais. Examinant mentalement mes options à une vitesse que l'écriture ne saurait être capable de retranscrire, passer mon chemin rimait pour moi avec un aveu, de défaite et d'incompréhension mêlée derrière une façade de type qui faisait mine de rien. Je me disais qu'on se dirait quelque part « le type n'a pas compris ce qu'il a vu, ce message limpide et explicite et il partit, il n'sait p'tete pas lire » ou encore « il n'a pas osé, il a vu quelque chose qui l'intéressait et il n'a pas surmonté sa timidité ou la honte qui l'envahit encore maintenant qu'il continue de poireauter à cogiter à fond sa sortie pour n'pas passer pour un con ». D'un autre côté, avouez qu'entrer dans l'inconnu n'est jamais simple. Sur ce trottoir de toujours, mon chemin

est balisé, mon arrivée connue, attendue, alors pourquoi prendre le risque de me mettre en retard ? On l'oublie souvent mais notre temps est compté et bien qu'il est impossible de savoir ce à quoi toutes les autres possibilités qui s'offraient à nous au moment de faire notre choix menaient, parfois, jouer la sécurité, et passer un temps presque certain avec des personnes que vous chérissez, vaudra mieux que l'aventure quotidienne que vous sert sur un plateau votre curiosité. Ainsi je soupesais tel l'horloger penché sur son calibre les possibilités de montage du mouvement que je devais entreprendre pour m'extirper de ma torpeur. Je soupesais tout en même temps que cet apophtegme résonnait en moi. Je me disais que, bon sang, il avait tout de même une valeur irrévocable ce « TOUT DOIT DISPARAÎTRE » mais qu'il ne tenait pas non plus du point final grandiloquent d'un « LIQUIDATION TOTALE AVANT FERMETURE DEFINITIVE » par exemple. Allais-je laissé passer ma chance ? La photographie vous apprend à vos dépens à regretter ces moments où vous décidez d'agir ou non. Ou bien l'instant s'envole devant vos yeux dans toute sa beauté, ou il se révèle banal et vous avez peut-être bien fait, ou vous visez et le résultat est médiocre, ou vous visez et votre cible vous tombe dessus comme la famine sur le bas peuple, ou et en dernier (et rare) ressort, un alignement de paramètres (que vous ne gérez pas forcément) a rendu un verdict positif sur la chaîne de micros actions, à laquelle vous avez pris part et qui a pris place, jusqu'à ce que votre photo se révèle enfin et sorte du lot de merdes auquel vous vous êtes habitué, oui, c'est étrange, mais quand on navigue dans ces eaux sales, on sait quand on ferre une bonne prise, et généralement, eh bien, le résultat se trouve être vivant, animé, doté d'une voix certes vacillante mais qui vous dit quelque chose comme « j'sais bien qu'on naît par chance, mais avoir cette gueule de rêve c'est un sacré exercice, alors pour cette fois, plutôt bien joué patron » avant de s'adresser à toute l'assemblée, plus confiante « eh ouais ! Matez-moi cette roulure comment j'suis bonne » !

Je regardais le cadran de ma montre. J'avais esquissé un geste ! Je regardais ce sublime cadran Omega, aux reflets « champagne » comme on dit. Un modèle ancien, de l'année de naissance de mon paternel, 1959, si beau que j'oublie parfois d'y lire l'heure au profit d'un petit regard satisfaisant ma gourmandise et mon orgueil. Je regardais ma toquante, non pas l'air de dire que j'attendais Godot qui n'en finissait pas de ne pas venir, mais plutôt pour me demander si un saut fugace dans l'inconnu serait dommageable à l'emploi du temps que je m'étais imparti et j'avais pris mon parti. Si j'envisageai de créer une parenthèse d'espace-temps au sein de laquelle me projeter à l'intérieur de cette boutique, c'est que déjà, j'avais un pied dedans n'est-ce pas ? Les aiguilles de ma fabrication suisse me poussaient à agir. Bientôt l'index des heures afficherait le visage de mon ami impatient de me retrouver et taper en rythme, métronomique, sur sa batterie au son de mes riffs, tic tac tic, et je visualisais la fenêtre du possible se crée entre les guichets d'argent, je me voyais pénétrer l'antre, m'immiscer dans l'interstice de ces figures du temps sacré, démystifier cette impossible boutique.

J'y étais. Le croyez-vous ? Je ne m'en souviens plus mais j'avais poussé la porte et étais entré à l'intérieur de la sus-mentionnée boutique, comme poussé par une force surnaturelle que d'aucun appellerait le destin. Deux mains divines m'avaient poussé par les épaules de mon polo en coton piqué ayant par le passé déjà rapetissé au lavage machine, et m'avaient transbahuté dans cet espace obscur où le différentiel de luminosité me demandait encore un temps d'adaptation. Cette force, je me demande encore aujourd'hui sa nature précise. J'ai parlé de curiosité au début de cet amas baveux textualisé, mais je me demande aujourd'hui s'il ne s'agit pas plutôt du besoin impérieux d'achat que je ressens parfois malgré moi. Une fenêtre qui se crée pour troquer l'acquisition compulsive en un plaisir passager, vain, celui du nouveau propriétaire, habitude directement dictée et sans cesse renouvelée par le consumérisme dans lequel nous nageons tous autant que nous sommes dans nos sociétés occidentales et ultra-capitalisées, et ce depuis notre naissance. En ce temps, je voyais une pub pour de l'Orangina, et alors, je n'avais pas envi d'autres publicités pour de l'Orangina comme vous le supputeriez, mais ma bouche, une paire de jours plus tard, pouvait saliver à la simple pensée qu'un Orangina frais, bizarrement et étrangement ressemblant à celui que ma mémoire se représentait selon l'image vue mais dont l'origine était déjà partiellement oubliée, qu'un Orangina tout humide de désir disais-je, m'attendît seul quelque part dans un recoin frigorifié. Je parle de la célèbre boisson gazeuse française par hasard mais elle me rappelle inévitablement mes grand-parents. En toute occasion, une visite à ces derniers m'offrait la possibilité de tremper mes lèvres dans le précieux liquide à la couleur plus jaunâtre qu'orangée, car mes grand-parents, ayant connu la guerre, le manque, la privation et le rationnement sur carte, conservaient toujours religieusement et scrupuleusement plusieurs stocks d'avance de chaque bien de consommation courante. Cette habitude leur est restée jusqu'à leur fin, l'écoulement des derniers jours qu'il leur restait. Ainsi, je me souviens de beaucoup moins de fois qu'en réalité effective où mon père de 1959 et moi étions allés aux courses pour ma grand-mère, unique rescapée à bord. Ces fois-là, je la revois s'asseoir péniblement à sa modeste table de cuisine en me demandant de lui faire l'inventaire du nombre de paquets d'essuie-tout, de biscuits apéritifs ou de packs d'eau à la cave et d'en ajouter tout autant à une petite liste famélique, décousue, dont la lecture m'évoquait à moi l'austérité et l'humilité, me demandant ainsi : comment peut-on vivre une semaine de plus avec rien que ceci ? Voilà qu'aujourd'hui ces deux êtres regrettés et chéris ont emporté leur secret dans la tombe, et me reste sur les bras en guise d'héritage, une monnaie de change au plaisir coupable dicté par le consumérisme ambiant : céder à l'image mentale sublimée est en fait un pèlerinage secret et intérieur, donnant un sens à des actions qui en sont dépourvues outre notre simple contentement hormonal, perpétuant les gestes et la mémoire des faits appris, faisant revivre le temps d'un pétilllement gazeux le souvenir des disparus, voilà peut-être ce à quoi je pensais tandis que mes yeux s'adaptait à la pénombre de la pièce.

Enfin, puisque j'y étais, j'y découvrais un comptoir blanc cassé, posé en évidence dans la moitié d'une pièce où une unique banquette échouée habillait une salle plus longue que large et dont le bout m'était invisible, enfoncé dans les profondeurs noires de la perspective. Je me disais, comme c'est étrange pour une boutique un tel dénuement, sans imaginer un seul instant que portant l'inscription, déjà répétée à loisir dans ce texte, « TOUT DOIT DISPARAÎTRE », eh bien qu'effectivement au moment où j'y pénètre il ne resterait à peine que deux éléments du mobilier se battant en duel silencieusement. Mais tandis que du regard je sondais la pièce, ses murs mal blanchis n'affichaient aucun indice de la sorte de marchandise négociée ici. Je me disais tout de même qu'il devait bien rester des traces, si ce n'est au mur dans des étagères absentes comme celles qu'on trouve dans les habituelles boutiques qui regorgent de bibelots, eh bien quoi, dans un carton oublié, à l'entrée d'une porte dérobée, d'un stock ou d'une cave, car tout ne peut pas disparaître comme ça, au point de ne laisser qu'un comptoir abrupt auquel le visiteur peut tenter de s'adresser et une banquette pour le soulager d'un si long voyage, un tel effort sur lui-même quand un moment après avoir pénétré l'intérieur du local, son effroi le saisit, sa déception le pétrifie, il ne reste céans plus rien qu'un banc triste pour qui accuse son désarroi car il est arrivé hélas trop tard. Une chose dont je fus sûr cependant, c'est que je n'étais pas dans un troquet quelconque comme la présence fallacieuse d'un comptoir eut pu me l'indiquer. L'édifice et son habillement ne partageaient rien du bar que ces deux mobiliers. Je remarquais cependant une paire d'affiches, illisibles du reste, du point où je me tenais, encore timidement engagé sur la scène et ce malgré le signal sonore ayant retenti à mon passage du pas de porte, qui à ce moment, résonnait encore autant en moi que dans la longue pièce sans fenêtre qui semblait ne pas finir au devant. Piqué, je cogitais durement sur la nature du spectacle qui s'offrait à mes yeux quand deux billes félines émergèrent de l'obscurité tel le chat du Cheshire.

– Monsieur ?

J'étais attaqué par le flanc, complètement pris au dépourvu car mon adversaire (oui, parfois il m'arrive de considérer l'autre comme un élément dangereux à mon équilibre, ou tout du moins déstabilisant, me plongeant dans mes retranchements, me forçant à consulter mon éventail d'attitudes sociales acceptables et propices à adopter en présence d'autrui), mon ennemi donc, allons-y Franco, avait surgi de nul part, ou presque, juste là, recroquevillé patiemment sous son maudit comptoir. Mais pourquoi m'attendais-je à ne trouver nul maître en ces lieux ? Pensais-je avoir tout le loisir d'échafauder un plan d'attaque, une approche subtile, ou comme dans un musée, de profiter en solitaire du bâtiment où après avoir pris tout mon temps sur ma banquette de cuir, m'être prélassé et avoir bien examiné tous les tenants et aboutissants de mon environnement direct, je décidais d'enfin m'adresser au guide qui poliment m'attendait, tournant le dos à ma contemplation lascive, pressé qu'il était de passer à la salle suivante ? Oh parfois, parfois dis-je ! il est plus rapide

d'avoir recours à la source d'information vivante la plus proche de vous, en deux ou trois paroles aimables et limpides, réponse est donnée. Rapide certes, mais plus aisée ? pas toujours hélas. Tout dépend de l'olibrius qui vous fait front et face, et du handicap avec lequel vous partez. Tenez, moi par ex

– Puis-je vous aider ?

Mais flûte alors, on peut plus cogiter tranquille dans ce pays ? Voilà qu'on entre dans un lieu, comme ça, par curiosité, promenade du flâneur solitaire, et on peut pas attendre cinq secondes avant d'agresser le visiteur à toute fin utile ! Ô je me demande si ce n'est pas le moment de rentrer dans une diatribe au ton fausset sur ce pays d'assistés (dont je suis moi-même un fier – et pas des moindres – représentants), mais non, devant la pressante question de mon interlocutrice, car oui lecteur, les yeux félins et brillants appartenaient à une de ces jeunes femmes, format de poche comme je les nomme, dont le sourire affiché dépassait à peine du comptoir derrière lequel elle se dressait pourtant de tout son long, et devant l'aveu serviable (dont je me prenais à croire qu'il était sincère, m'étais adressé à moi, en propre, et non comme un sondage lancé mécaniquement à n'importe quel badaud qui se présenterait à elle), devant la proposition d'aide de la jeune chatte qui m'interpellait, je me devais de faire bonne contenance et répondre dignement.

– Eh bien, c'est à diiire

Un fait : les littérateurs ont généralement une bien plus haute estime d'eux-mêmes et de leurs capacités à se présenter en public, que leurs faits et gestes ne finissent par leur prouver implacablement le contraire. Souvent, et je parle ici d'expérience, je me refais le film a posteriori, réécrivant les dialogues à ma convenance tout en demandant des prises supplémentaires à l'homme caché dans l'ombre de sa caméra. Alors, le rôle tenu par l'interlocuteur qui me mettait au pilori dans un premier temps s'efface derrière la grandeur des déclames qui m'inspirent petit à petit, l'équilibre des forces s'inverse et le minable balbutiement devient un discours aux élans jaressiens, remplaçant la piteuse réalité passée. Tout cela se déroule dans ma tête, je le rumine peu de temps après que l'uppercut du direct ne m'ait réduit à l'état d'une pâle lavette essuyant le ring mais c'est notre lot de consolation d'éternel perdant que de réécrire l'histoire. Les vainqueurs s'en tirent toujours avec la réalité, ils vivent opulemment, déjeunent en charmante compagnie, roulent dans de belles tires et gagnent d'énormes salaires pour nourrir leurs marmots aux dents longues, à eux la douce vie. Regardez-moi, seul, à trente balais, dans une piaule où les cafards relisent nuitamment ma syntaxe, si la lose qui m'assèche la gorge d'amertume ne finit pas de m'étouffer ?

Le rouge m'était maintenant monté complètement aux joues. Je rentrais dans un état de sudation inédit. Incommodé par l'adresse féminine explicite, tout en la jugeant et la jugant physiquement d'après des idéaux reçus, inculqués par notre société et des années de sa pratique, je cherchais à me définir quel genre de femme se trouvait en face de moi qui ainsi, d'une parole

assurée me reconnaissait le droit d'exister dans cette pièce (d'expérience encore une fois, ma présence parmi d'autres êtres, dans d'autres lieux et d'autres temps, n'a pas toujours été légitimement relevée) et ma réponse, je me le figurais bien sans pouvoir toutefois y parvenir, devait lui faciliter la tâche ardue que de renseigner l'inconnu.e sur le sort qui lui était réservé par l'avenir tout proche où ses pas l'avaient guidé. Je me repris. Si mes balbutiements premiers laissaient à penser qu'elle se trouvait en présence d'un hominidé peu évolué ou ayant emporté quelques branches dans sa descente brutale de l'arbre, mentalement, à une vitesse encore une fois impossible à retranscrire avec mes faibles moyens dans ce court essai autobiographique s'il en est, mentalement disais-je, je me rebâtissais à toute vitesse une contenance. C'est à dire que je m'époussetais, je me voyais intérieurement m'épousseter après ma chute inexorable d'un arbre-piédestal qui tant que j'étais seul, me laissait fanfaronner à son sommet. Maintenant, la main froide de la vie douloureuse et sensationnelle me rattrapait au collet, et me sommait de lui donner un lot d'explications tel le commissaire prenant l'écolier Buissonier sur le fait.

– Hum ! ... Eh bien, voyez-vous

(je suis plutôt du genre diesel comme vous pouvez le remarquer)

– C'est à dire madame, que j'ai toujours été curieux... Curieux de nature en somme... Et comme on le signifie, je vais un peu plus loin, je pousse jusque

Et là, mon interminable monologue dont vous avez déjà pris connaissance se mit à ronronner. Un deuxième fait : quand les littérateurs commencent à jouer avec les mots, ceux-ci finissent par se bousculer dans leur bouche ou leur esprit, se déverser avant d'inonder et inévitablement souler leur locuteur. On ne s'en rend pas toujours compte hélas, ou trop tard. D'abord décontenancée par le plat que je lui servais, la jeune femme dont n'émergeait qu'un visage encastré dans un carré de jais, couronnée d'une frange épaisse impeccablement coupée qui masquait ses fins sourcils, ne se laissa pas démonter pour si peu.

– devenant ainsi Spider-Man, autrement dit, l'homme-araignée, d'ailleurs peut-être regardiez-vous comme moi son dessin animé sur TF1 plus jeune, et

– Excusez-moi monsieur mais

– oui ?

– Mais comment puis-je vous aider ?

– Ah.

Elle coupait court à ma logorrhée tout en veillant poliment à ne point trop me bousculer, oh je le voyais, bien que déstabilisée, j'étais touché par ces petites attentions de rien et une gêne à la fois similaire mais aux origines différentes (la situation, le mec creepy qui lui débite son laïus en solitaire, la pause déjà imminente, des règles aujourd'hui encore surprenamment abondantes, que sais-je encore), un embarras notable s'emparait donc d'elle et la pria de déjouer au plus vite cette

rencontre impromptue de fin de matinée. Pressé, rendu à l'évidence que la divulgation de ma trame de fond (on lui préférera son anglicisme background non?) n'évoquait en elle que relativement peu d'intérêt à en juger par la faible activité sismique et systémique de son enveloppe charnelle, je me résolus à en venir au fait :

– Madame

(dis-je avec aplomb)

– Habitué de ce chemin que j'effectue à des fins semi, ou en vue de devenir, professionnelles, il m'est arrivé aujourd'hui d'y constater un changement majeur, bouleversement auquel ma curiosité sus-dite ne peut se résoudre à passer outre, continuer sa route comme si de rien n'était. Depuis longtemps je regarde, en passant, sans intention maligne naturellement, je vous rassure, mais depuis une paire d'années maintenant, que je passe, en regardant, votre établissement, sans toutefois, je dois bien l'avouer, sans toutefois comment dire? déceler, oui, déceler ce qui s'y vend ou s'y achète, eh bien, ce jour de juillet, prenant mon courage à deux mains devant un message aussi nouveau que prophétique, j'ai cru qu'il était temps de remédier à trop de temps perdu en conjonctions, aussi, je l'avoue, j'ai outrecoïdament poussé la porte de votre office afin d'en connaître les arcanes et de m'affranchir de ses secrets.

(rien que ça)

La même était souflée cette fois, ou pour le moins, décontenancée.

– Monsieur, c'est qu'ici, on ne vend pas grand chose et il n'y a que trop peu à acheter.

(damned, encore une formule cryptique, me soufflais-je à moi-même, à part, un peu comme au théâtre)

– Mais alors ce lieu ? cette vitrine occulte et sa formule ?

– Sa ?

– « TOUT DOIT DISPARAÎTRE »

(dis-je, tout en me retournant d'un seul homme, un doigt inquisiteur pointé vers une vitrine invisible bientôt dévoilée... jusqu'à ce que, pour la première fois depuis mon entrée, faisant volte-face, quel choc se fut que de constater l'absence flagrante du message peint finement, souvenez-vous, artisanalement, de jaune et de rouge, TOUT DOIT DISPARAÎTRE, ou plutôt de ce côté-ci du verre, quelque chose comme :

TOUT DOIT DISPARAÎTRE

laissant place à un large verre dénudé et tristement dénué de sens... Mon incompréhension me fit pivoter de nouveau du côté de la jeune femme, interrogeant tour à tour du doigt la vitrine et son

minois, comme si elle était, elle, responsable d'une plaisanterie un peu trop grosse – je ne le concevais pas encore – pour avoir réellement lieu)

- « Tout doit disparaître » ? répéta-t-elle hésitante, l'incompréhension modelant ses doux traits
- oui, TOUT DOIT DISPARAÎTRE, c'était juste là, écrit au dehors, sur une vitrine sale avec un **ridocre**, je ne suis pourtant pas fou ! c'est ce qui m'a décidé aujourd'hui à pousser le pas de la porte !
- AH !
- Oui ?
- C'est que monsieur se sera trompé, formula-t-elle non sans charme à mes oreilles, me remémorant une façon de parler que l'on entend dans les films des années cinquante ou soixante, mais ce sont nos voisins qui cessent leurs activités !
- Pardon mais je me serais trompé de porte ?
- Je le pense bien
- Mais qui sont-ils et que font-ils ?
- C'est un croque-mort qui vient de perdre sa femme, qui était aussi leur comptable. Elle a pour l'heure séjourné au dessus de nous, mais seulement ses quelques dernières semaines. Ce monsieur ferme la pompe, prétextant d'ailleurs que ça ne lui rapporte plus rien car le cimetière est plein.
- Et pardonnez-moi mais où suis-je si vous ne vendez pas plus que vous n'achetez ?
- Vous êtes monsieur dans la maison de repos Bonne Aventure. Bien sûr, nos infirmiers et praticiens vendent leurs services aux personnes âgées, mais ce temps est difficile à proprement acheter, vous comprenez ? fit-elle malicieusement.

Je me confondis en excuses pour le dérangement, rebroussai chemin en prenant soin de ne pas laisser trace de mon passage dans ce hall vide et silencieux dont l'odeur de fin des temps finissait par me saisir et finalement sortis sur le trottoir, fis quelques pas en arrière, descendis dans le caniveau où une merde de chien m'attendait mais sans y prêter attention avant de contempler ainsi l'ancre de laquelle je venais de m'extirper pour constater qu'en effet, elle jumelait une bâtisse semblable, où une porte piteuse du même tonneau que la vitrine dont je vous ai rabattu les oreilles donnait accès à une pompe funèbre sur le déclin affichait sa cessation d'activités.

J'étais étonné.

J'avais repris ma route, fait quelques pas, quand j'ai pensé tout à coup que c'était sans doute la première fois de ma vie que je voyais la fermeture d'un établissement consacré à la mort, un business me disais-je, qui ne pouvait finir qu'avec nous-mêmes, notre espèce. Ma petite fabrication

suisse s'impatientait. Je me retournais une dernière fois pour constater les faits, mon erreur d'appréciation, le rêve duquel je revenais, et ces deux bâtiments étrangement voisins : une maison de repos et des pompes funèbres. Je me disais, reprenant la marche tout en rehaussant d'un geste la guitare que je continuais de porter sur le dos, que tout de même, la vie a un drôle de sens de l'humour, que ce genre de hasard ne devait arriver que rarement, et qu'il était « drôle » qu'il arriva ici d'une certaine manière, dans ma ville et ma région, sous mes yeux témoins et que je pus contribuer à l'histoire de ces lieux, par mon expérience directe et son récit une décennie plus tard, quand quelques secondes après ces pensées en ébullition, je fus réveillé par la sirène d'une ambulance qui filait vers moi. Plus à un arrêt près, je me plantais sur mon trottoir (mais pas crottoir) en la regardant s'enfoncer, exactement au niveau de la maison de repos remarquais-je. La perspective ayant évolué, je crois que c'est précisément à ce moment, tandis que deux ambulanciers déchargeait vraisemblablement un nouveau pensionnaire, une centaine de mètres après ma sortie donc, que je vis un détail derrière les deux constructions qui attira mon attention : une croix. Plus tard ce jour-là, la nuit était tombée, peut-être mon souvenir se mélange-t-il à la fois où nous distillâmes avec l'art et la manière de l'absinthe sur un sucre ou celle où nous nous aventurâmes au Macumba, mais sur le chemin du retour, enivré par l'alcool, la musique et les mots, des chansons que je continuerais de jouer une dizaine d'années encore après, en souvenir de ce temps et cette amitié perdus, au niveau de ce **ridocre** qui affichait encore nuitamment sa prophétie lapidaire scandaleuse de vérité, je me souviens avoir poussé la grille d'un mince corridor bordé de haies, pénétré le cimetière du Bourg, regardé la dernière veilleuse allumée d'une chambre qui ne trouvait pas le sommeil dans le dos de la maison de Bonne Aventure, pensé au cynisme de cette vie, de cette vue, pour ces vieux en passe de crever et comme je ne fis plus un geste et m'arrêtais un instant de vivre, ombre fichée parmi les tombes sans nom, quelques rares cigales nordistes en cette nuit estivale se mirent à chanter, et j'eus une nouvelle fois voulu me dissoudre dans l'air.